ACTE II, SCÈNE XIII.

LE MARIAGE D'ORGUEIL,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. Dennery et Saint-Yves, (et Alex. de Lavergne)

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE NATIONAL DU VAUDEVILLE, LE 23 MARS 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
LE MARQUIS DE MONTMORAN	M. LAFONT.	GERVAIS	M. PHILIPPE.
LE VICOMTE DE MIRANDE.	M. VARLET.	UN VALET DE CHAMBRE	M. LUDOVIC.
RAYMOND	M. FRADELLE.	ASPASIE	Mlle H. BALTHASAR.
		JULIETTE	Mlle EUGÉNIE.

S'adresser, pour la musique, à M. J. DOCHE, chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville.

ACTE PREMIER.

Un salon élégant. Au fond, une galerie ; à droite, une table portant un pupitre sur lequel est une miniature ; à gauche, une table avec tout ce qu'il faut pour écrire.

SCENE PREMIERE.

ASPASIE, RAYMOND.

Raymond achève le portrait d'Aspasie, qui est nonchalamment étendue sur un sofa.

ASPASIE.

Eh bien, monsieur, ce portrait s'achève-t-il enfin ?

RAYMOND.

Encore une séance, madame, et ce sera la dernière.

ASPASIE.

La dernière ! mais voilà, je crois, la huitième dernière séance que je vous donne.

RAYMOND.

C'est que...

ASPASIE.

C'est que vous ne vous pressez guère d'en finir.

RAYMOND.

Hélas ! ce portrait une fois terminé, rien ne justifie plus ma présence chez vous ; ma dernière séance sera aussi ma dernière visite.

ASPASIE.

Mais pourquoi donc? mon hôtel vous sera toujours ouvert.

RAYMOND.

Comment oserais-je m'y présenter au milieu de cette foule de gentilshommes que vous y recevez, moi pauvre artiste, sans titres, sans noblesse?

ASPASIE.

Suis-je plus noble moi-même? Veuve d'un riche financier, je n'ai reçu de lui à sa mort que son brillant héritage; mais comme vous, je suis restée sans titres, sans parchemins; comme vous je ne puis me présenter à ces fêtes somptueuses de la cour, y briller comme tant d'autres femmes, plus qu'elles toutes peut-être. Ah! si du moins... (*Avec amertume.*) Mais je suis folle, n'est-ce pas? et c'est bien assez de l'honneur que daignent me faire ces nobles seigneurs en acceptant mes soupers et mes fêtes, et si je ne suis pas libre de me rendre aux leurs, je puis admettre chez moi qui bon me semble, un artiste, un peintre distingué.

RAYMOND.

Madame...

ASPASIE.

Oui, oui, on parle déjà de votre talent dans le monde, à la cour, m'a-t-on dit, et je serai fière de vous posséder quelquefois; vous voyez que rien ne s'oppose plus à l'achèvement de ce portrait.

RAYMOND.

Peut-être!

ASPASIE.

Comment?

RAYMOND.

Entourée de cette foule brillante, à peine aurez-vous quelquefois un regard, une parole pour moi; ici, au contraire, il vous faut rester seule avec l'artiste, sans qu'un importun vienne préoccuper le modèle ou distraire le peintre; ici, je suis libre de vous regarder, de vous admirer à mon aise, de lire dans vos yeux les secrètes pensées de votre ame.

ASPASIE, *se levant.*

Raymond!

RAYMOND.

Oh! ne vous éloignez pas de moi, Aspasie, je rétracterai mes paroles, je vous les ferai oublier à force de soumission et de respect; je m'éloignerai si vous l'ordonnez.

AIR *de Céline.*

Un seul mot... je vous en supplie,
Ayez pitié de ma raison.
Ah! s'il le faut, prenez ma vie,
Mais accordez-moi mon pardon.

ASPASIE.

Puisque ma rigueur vous attriste,
Restez donc...

Elle lui tend la main.

RAYMOND, *la lui baisant*

Grand dieu! quel bonheur!

ASPASIE, *à part.*

Hélas! comme à ce cœur d'artiste
Irait un nom de grand seigneur.

SCENE II.

LES MÊMES, JULIETTE.

JULIETTE, *apercevant Raymond qui baise la main d'Aspasie.*

Ciel!

ASPASIE.

Que voulez-vous, mademoiselle?

JULIETTE.

Moi... je... ma tante... c'est...

ASPASIE.

Eh bien! parlez, parlez donc; qui vous oblige à me désobéir, à venir dans cet instant?

JULIETTE.

Ma tante, je ne croyais pas vous déranger... il y a si long-temps que l'heure de la séance est passée; j'ignorais que monsieur...

ASPASIE.

Mais enfin, voyons...

JULIETTE.

Je venais vous dire que de ma fenêtre j'ai aperçu la voiture de M. le vicomte.

ASPASIE.

Le vicomte! s'il m'apportait enfin une heureuse nouvelle; s'il m'était possible d'assister à la fête qui a lieu ce soir à Versailles.

RAYMOND, *à part.*

A Versailles! toujours ses idées de grandeur ou de noblesse.

JULIETTE, *à part, en regardant Raymond.*

Il ne m'a pas dit un seul mot. (*S'approchant du portrait.*) Ah! mon Dieu!

ASPASIE.

Qu'est-ce donc?

JULIETTE.

Ce... portrait...

ASPASIE.

Eh bien, mademoiselle?

JULIETTE.

Il en est absolument au même point qu'hier, et pourtant, depuis deux heures que vous...

ASPASIE.

Silence, mademoiselle.

JULIETTE.

Mais, ma tante.

ASPASIE.

Ma tante, ma tante, il suffit! et ce titre que vous vous plaisez à me jeter à la tête, me rappelle les droits qu'il me donne; j'ai eu tort de vous faire sortir sitôt du couvent, vous y retournerez aujourd'hui même.

JULIETTE.

Moi, au couvent!

ASPASIE.

Quelques années de plus passées dans la retraite, vous apprendront, je l'espère, à être à l'avenir moins curieuse et plus soumise à mes volontés.

JULIETTE.

Ma tante, je vous en conjure...

ASPASIE.

Allez, allez, ma nièce, plus tard vous me remercierez de ma sévérité.

Elle lui fait un signe, Juliette s'éloigne en essuyant une larme.

JULIETTE, *en s'en allant.*

Ne plus le revoir!

RAYMOND, *à part.**

Il faut que cet instant décide du sort de ma vie. (*Se rapprochant d'Aspasie.*) Tout-à-l'heure, Aspasie, votre indulgence me prêtait une gloire, un talent que je n'ai pas encore; mais si bientôt soutenu par votre image que j'emporte là, encouragé par mon amour, je revenais près de vous avec une renommée acquise à force de travail, si je vous offrais un nom illustre?

ASPASIE, *l'interrompant et le conduisant près du portrait.*

Monsieur Raymond, celle qui portera votre nom en sera, je n'en doute pas, heureuse et fière; mais regardez ce portrait, à vos yeux peut-être, rien ne saurait l'embellir; le monde ne juge pas comme vous, pour lui c'est peu de la beauté, de la fortune, c'est peu de mon hôtel étincelant de dorures, de ma riche livrée; pour que je sois honorée, reçue avec respect, il manque au bas de ce portrait...

RAYMOND.

Eh bien?

ASPASIE.

Il manque... des armoiries.

RAYMOND, *avec fierté.*

Hélas! madame, je ne pourrais vous offrir que mon amour avec une couronne d'artiste; je souhaite qu'un autre vous apporte le bonheur avec une couronne de comtesse.

Il salue et sort.

ASPASIE.

Pauvre jeune homme! quel dommage qu'il ne soit pas noble!

UN VALET, *annonçant.*

M. le vicomte de Mirande.

ASPASIE.

Ah! enfin!

SCENE III.

ASPASIE, LE VICOMTE.**

LE VICOMTE, *entrant.*

Eh! bonjour, bonjour, ma charmante.

ASPASIE.

Arrivez donc, monsieur le vicomte.

LE VICOMTE.

Vous m'attendiez, n'est-ce pas?

ASPASIE.

Avec une vive impatience, et...

LE VICOMTE.

C'est toujours ainsi que l'on m'attend. J'ai couru ce matin tous les plus délicieux boudoirs; vous comprenez, un jour de grande fête à Versailles, toutes nos dames désirent me consulter, moi, grand maître des cérémonies...

ASPASIE.

Oui, oui, sans doute, mais...

LE VICOMTE.

Je sors de l'hôtel de la duchesse de Senneville, chez qui je viens d'être témoin de la plus singulière aventure; imaginez-vous, ma toute belle, que trois coiffeurs ont passé une partie de la nuit à construire sur sa tête le plus gracieux édifice du monde; le travail en est si merveilleux et en même temps si élevé que maintenant la figure de la duchesse se trouve juste au milieu de sa personne.

ASPASIE.

Mais enfin?

LE VICOMTE.

Je termine; sa toilette avait eu lieu comme toujours dans son petit boudoir; mais jugez du désappointement lorsque la belle dame voulut passer au salon, la porte s'est trouvée trop basse, et je crois qu'en ce moment on y pratique une brèche, pour ne pas recommencer sur sa tête un travail de six heures... ah! ah! ah! Eh bien, vous ne riez pas?

ASPASIE.

Oui, certes, l'aventure est fort divertissante. Mais dites-moi, monsieur le vicomte, cette fête de ce soir sera donc bien brillante?

LE VICOMTE.

Admirable!

ASPASIE.

Et vous seul disposez des invitations?

LE VICOMTE.

Moi seul!

ASPASIE.

Mon Dieu! que je suis heureuse d'être de vos meilleures amies.

LE VICOMTE.

Oh! c'est moi qui suis flatté. (*A part.*) Comment lui apprendre que je ne puis...

ASPASIE.

Ainsi, toujours galant, toujours empressé, vous êtes accouru près de moi... pour me dire...

LE VICOMTE.

Pour vous dire..

GERVAIS, *passant sa tête par la porte du fond.*

M. Bertaud.

LE VICOMTE.

Qui vient là?

SCENE IV.

LES MÊMES, GERVAIS.

ASPASIE.

Qui êtes-vous? que demandez-vous? Sortez... eh bien! sortez donc!

GERVAIS, *au fond.*

M. Bertaud, s'il vous plaît?

* Aspasie, Raymond.

** Le Vicomte, Aspasie.

LE VICOMTE.

Ah! ah! ah! la singulière figure!

GERVAIS.

Monsieur est bien bon! M. Bertaud, s'il vous plaît!

ASPASIE.

Encore! Mais je vous ai dit de sortir, n'avez-vous pas entendu?

GERVAIS.

Si fait, au contraire! Madame m'a dit de sortir, c'est vrai; mais elle m'a demandé aussi qui j'étais, et quoi je voulais; si je sortais d'abord, je ne pourrais pas répondre aux deux autres questions, et ça serait malhonnête.

LE VICOMTE.

Eh! le drôle ne raisonne pas mal.

ASPASIE.

Enfin?

GERVAIS.

Madame, je demande: M. Bertaud, s'il vous plaît, votre intendant dont je suis le cordonnier Gervais.

LE VICOMTE.

Gervais! vous êtes le cordonnier Gervais?

GERVAIS.

Tout entier.

ASPASIE.

Mais...

LE VICOMTE.

Le même à qui fut adjugé dernièrement le marquis de Montmoran?

GERVAIS.

Juste!

ASPASIE.

Comment, un marquis adjugé à un cordonnier?

GERVAIS.

Et par arrêt du Parlement encore.

LE VICOMTE.

Approche, approche donc que je te voie.

ASPASIE.

Mais dites-moi...

LE VICOMTE.

Non, non, raconte toi-même cette plaisante histoire à madame, cela la divertira. (*A part.*) Et puis excellent moyen de détourner la conversation. (*Haut.*) Savez-vous qu'il n'est question que de cette affaire et de cet homme, à l'OEil-de-bœuf?

GERVAIS.*

L'OEil-de-bœuf est bien bon... pour lors, M. le marquis de Montmoran...

ASPASIE.

M. de Montmoran!

LE VICOMTE.

Un extravagant qui a, comme ils disent, un petit coup de marteau; on a parlé long-temps de ses folles prodigalités, du luxe effréné qu'il étalait pour attirer les regards d'une belle inconnue.

GERVAIS.

Donc, ce M. de Montmoran, gentilhomme du Poitou, me devait quinze cents livres pour prix de chaussures fournies à ses gens, et chaque fois que j'allais réclamer cette somme à M. le marquis, il refusait toujours de me recevoir... je ne pouvais approcher que ses laquais, qui me renvoyaient à son intendant... un gros, court de taille, mais extrêmement petit...

ASPASIE.

Enfin...

GERVAIS.

L'intendant était très-insolent... il s'oubliait même jusqu'à... ça me vexait; mais ça me tranquillisait.

LE VICOMTE.

Comment cela?

GERVAIS.

Je me disais: Puisqu'il est insolent, c'est qu'il a de quoi me payer! Aussi, un jour qu'il alla jusqu'à me donner une... un... une confirmation... je m'en retournai bien tranquille et rassuré sur mon dû pour long-temps; je travaillai de nouveau jusqu'à ce que ma note s'élevât à trois mille deux cents livres.

ASPASIE.

Et alors...

GERVAIS.

Alors je me présente ma note à la main. Jugez de mon désappointement; l'intendant me reçoit avec politesse; jugez de ma douleur, il ne me dit pas la moindre injure; ça commence à m'épouvanter; enfin il me salue et me fait asseoir; j'en avais besoin, car je comprenais ce que coûterait sa politesse; le gueux, le scélérat m'en donnait pour trois mille deux cents livres de politesse... son maître était ruiné sur toutes les coutures.

LE VICOMTE.

Et tu le fis poursuivre...

GERVAIS.

Ça m'a coûté encore quatre-vingt-onze livres; mais c'est égal, le parlement m'a adjugé le marquis; il m'appartient; j'ai le droit de l'incarcérer.

ASPASIE.

Et vous oseriez?

GERVAIS.

Eh! mais il a bien osé me faire frapper par ses laquais; en sortant d'ici, je vais me transporter chez lui, à deux pas, hôtel des *Quatre Fils Aymon*, et je ferai enfin sa connaissance.

ASPASIE.

C'est bien; passez chez mon intendant... et s'il ne vous reçoit pas avec tous les égards dus à M. Gervais, du moins il vous paiera.

GERVAIS.

Madame est bien bonne; mais je ne connais pas le chemin.

ASPASIE.

Là, au bout de la galerie; d'ailleurs mes gens vous l'indiqueront.

GERVAIS.

Ah! oui, et puis je leur demanderai M. Bertaud, s'il vous plaît.

LE VICOMTE.

Adieu, monsieur Gervais, l'incarcérateur de la noblesse, le geôlier des marquis ruinés!...

GERVAIS.

A votre service, monsieur le vicomte.

* Gervais, le Vicomte, Aspasie.

SCENE V.

ASPASIE, LE VICOMTE.*

LE VICOMTE.

Hein !... drôle !...

ASPASIE.

Pauvre marquis de Montmoran !... savez-vous qu'il est réellement à plaindre ?

LE VICOMTE.

Oui, certes !

ASPASIE.

Mais j'y songe, j'ai déjà entendu prononcer ce nom-là... oui, à l'Opéra.

LE VICOMTE.

Sans doute... il y a six mois à peine que le marquis faisait encore brillante figure... un procès vient de le ruiner.

ASPASIE.

Parlons du bal de ce soir... je compte toujours sur l'invitation que vous m'avez promise.

LE VICOMTE.

Hélas ! madame, j'en suis désolé ; mais les ordres du roi sont formels, il y a exclusion pour la roture. Je possède, il est vrai, cinq cents billets d'invitation ; mais les noms seuls sont en blanc ; tous portent à l'avance, à madame la duchesse, madame la marquise, etc., etc. ; or vous n'êtes ni marquise, ni duchesse...

ASPASIE.

Ainsi donc, on me refuse, on me repousse... et cela faute d'un titre.

LE VICOMTE.

Mon Dieu, oui ; et quand je vous ai fait une promesse, je croyais que vous seriez baronne ; car il était question d'un mariage avec le petit de Lucenay, que ses créanciers rendent si malheureux...

ASPASIE.

J'attends aujourd'hui sa réponse, le contrat est tout prêt... et...

LE VICOMTE.

Hélas ! madame, n'osant vous la faire à vous-même, c'est à moi qu'il l'a adressée.

ASPASIE.

Eh bien, parlez, monsieur ; que vous a-t-il dit ?

LE VICOMTE.

Il m'a écrit, et je ne sais si je dois...

ASPASIE.

Cette lettre ?... cette lettre, monsieur ?...

LE VICOMTE.

La voici... mais songez que c'est un fou, un extravagant qui l'a écrite.

ASPASIE.

Mais vous me faites mourir... lisez, lisez, de grâce !

LE VICOMTE.

J'obéis... (*Lisant.*) « Mon cher vicomte ! vous » connaissez la flatteuse proposition qu'a daigné » me faire notre brillante Aspasie... »

* Le Vicomte, Aspasie.

ASPASIE.

Après... après ?...

LE VICOMTE.

Je passe le préambule, et j'arrive au fait... « Il » vient de me mourir une vieille tante dont l'hé- » ritage se compose de dix mille livres de rente. » Il me reste donc encore quelque temps de » joyeuse vie et les chances du jeu... il est de » mon devoir de gentilhomme de tenter ce der- » nier moyen avant de déroger.

ASPASIE.

Assez, assez, monsieur !... l'insolent !... Ainsi donc plus d'espoir !... partout et toujours il me faudra subir les mêmes humiliations, les mêmes dédains... A Versailles, les portes resteront fermées devant moi ; à la promenade, la femme du plus petit hobereau de province aura le droit de faire passer devant ma voiture son méchant carrosse de louage !... non, non, cela ne sera pas, quand je devrais... quand je devrais vous épouser, vicomte !...

LE VICOMTE.

Hein !... moi !... ah ! ah ! ah ! la bonne folie !.. moi, vicomte de Mirande, vous épouser !...

ASPASIE.

Eh bien ?

LE VICOMTE.

Que diraient mes aïeux, au ciel ; et mes grands parens sur terre ?...

ASPASIE.

Que vous importe ?...

LE VICOMTE.

Les aïeux, je ne dis pas... mais les grands parens... ils seraient capables de me déshériter.

ASPASIE.

Serait-ce la première fois qu'on verrait la noblesse repolir ses blasons avec l'argent de la roture ?

LE VICOMTE.

Permettez, permettez, ma toute belle ; certes votre immense fortune est assez grande pour cacher tout entier M. votre père et son magasin de bas et de manchettes.

ASPASIE.

Monsieur !...

LE VICOMTE.

Mais on se rappelle à la cour que madame Aspasie Bernard doit toute sa richesse aux spéculations hasardeuses de feu son époux... on se rappelle l'origine de cette fortune élevée tout-à-coup sur les ruines de tant d'autres.

ASPASIE.

Monsieur !...

LE VICOMTE.

Eh ! mon Dieu !... je sais que ce n'est pas votre faute, et ce bon Bernard n'a pas été le seul à s'enrichir grâce à la banque de Law ; mais il y a eu scandale ; plusieurs pères de famille réduits à la misère... l'un d'eux a même fait la sottise de se tuer ; et votre époux, tout innocent qu'il était de cette mort...

ASPASIE.

Épargnez-moi, monsieur, de cruels souvenirs... un instant j'ai pu vouloir enchaîner ma destinée à la vôtre et réparer les folies de votre jeunesse; c'est que j'étais entraînée par le dépit, aveuglée par la colère... (*Il salue et va pour sortir.*) Oh! ne vous éloignez pas, monsieur le vicomte... cette union, je ne la désire pas plus que vous.

LE VICOMTE.

Ah! très-bien! (*A part.*) Alors elle ne la désire pas du tout.

ASPASIE.

La cour me repousse, parce que je ne suis pas noble, eh bien, en dépit d'elle et de vous, je le deviendrai. Ah! monsieur le baron de Lucenay, il faut, pour accepter ma main et ma fortune, n'avoir plus d'autre refuge à espérer que la misère... et ce mariage, on ne doit s'y soumettre que parce qu'il est un peu préférable au déshonneur... bien... c'est un avis dont je vais profiter.

Elle se met à écrire.

LE VICOMTE.

Que veut-elle dire?... elle écrit... à qui donc?...

Aspasie agite une sonnette, un laquais entre.

SCENE VI.

ASPASIE, LE VICOMTE, UN VALET.

ASPASIE, *à part.*

Celui-là du moins ne refusera pas... (*Haut.*) Qu'on porte sur-le-champ cette lettre à son adresse et faites avancer mon carrosse!

LE VALET.

Madame va sortir?

ASPASIE.

Oui, prévenez ma femme de chambre!... (*Le valet sort.*) Monsieur le vicomte, dans deux heures vous pourrez remplir vous-même le blanc de l'une de ces précieuses lettres... j'accepte votre bras pour ce soir.

LE VICOMTE.

Mais je ne comprends pas.

ASPASIE.

Que vous importe?... je vous répète que vous ne dérogerez pas à vos saintes lois d'étiquette.

AIR *de la Pensionnaire mariée.*

Adieu... souffrez que je m'apprête
Et n'oubliez pas que ce soir,
Pour me guider à cette fête,
Ici je compte vous revoir.

LE VALET.

Le carrosse de madame...

ASPASIE.

Ah!... une personne va se présenter dans un instant, vous ferez attendre... je ne vais qu'à deux pas, chez mon notaire... Vicomte, à ce soir.

REPRISE, ENSEMBLE.

Adieu... souffrez, etc.

LE VICOMTE.

Vous le savez, ma lettre est prête,
Je vais m'éloigner; mais ce soir,
Pour vous guider à cette fête,
Ici je compte vous revoir.

Elle sort suivie du laquais.

SCENE VII.

LE VICOMTE, *seul.*

Chez son notaire... et ce soir, à Versailles... Est-ce qu'elle irait se faire fabriquer un arbre généalogique?... et prouver que feu le bonnetier, son père était de noble race... Ah! je vous préviens, madame Aspasie Bernard, qu'il me faut à inscrire une bonne et franche noblesse!...

SCENE VIII.

LE VICOMTE, LE MARQUIS DE MONTMORAN, LE VALET.

LE VALET, *l'introduisant.*

Si monsieur veut se donner la peine d'attendre...

LE MARQUIS, *saluant.**

C'est à monsieur le... c'est au... j'ai l'honneur de parler à?

LE VICOMTE.

Au vicomte de Mirande.

LE MARQUIS.

Vicomte de Mirande!... ah! ah! ah!... une famille de bonne noblesse!...

LE VICOMTE, *riant.*

Je m'en flatte!

LE MARQUIS, *continuant.*

Originaire de l'Anjou... un superbe château avec pont-levis, de nombreux vassaux... monsieur le vicomte eut un aïeul amiral, deux oncles commandeurs et trois chevaux tués sous monsieur son frère à la bataille de Fontenoy.

LE VICOMTE.

C'est cela, c'est cela même, mon cher! (*A part.*) Je ne me trompais pas, cet homme est un généalogiste.

Il va pour sortir.

LE MARQUIS, *saluant.*

Monsieur le vicomte n'est donc pas le maître de cet hôtel?

LE VICOMTE, *à part.*

Comment, il ignore chez qui il est? (*Haut.*) Non, non, je ne suis pas... Adieu, adieu, mon brave homme.

Il sort.

LE MARQUIS.

Hein! son... son brave homme, son brave homme! moi, un Montmoran! Mais c'est que c'est un petit vicomte de rien du tout, une noblesse qui ne date pas même de cinq cents ans; une famille qui possédait trois misérables clochers, tandis que les Montmoran comptent quarante quartiers, des-

* Le Marquis, le Vicomte.

cendent en droite ligne du roi Clodomir, et possèdent quinze clochers! Les de Mirande... hum! ça fait hausser les épaules! (*Il met les mains dans ses poches et se promène avec dédain.*) Après cela, je dis : possèdent quinze clochers, je me trompe; car, pour le moment, plus rien : je ne me possède même pas moi-même, puisqu'ils m'ont adjugé à un misérable cordonnier, auquel j'appartiens corps et... Mais où suis-je? qui m'a fait appeler? ce billet, sans signature, ne le dit pas. Ah! voilà quelqu'un, je vais l'interroger.

SCENE IX.

LE MARQUIS, GERVAIS.*

LE MARQUIS.

Hé! mon ami!

GERVAIS.

Monsieur?

LE MARQUIS.

Fais-moi le plaisir de m'annoncer.

GERVAIS.

Je ne suis pas de la maison.

LE MARQUIS.

Encore! je ne rencontrerai donc dans cet hôtel que des gens qui y sont étrangers?

GERVAIS, *à part.*

En voilà une aventure! Un intendant poli, et qui m'a payé. Maintenant, allons chez mon marquis. (*Haut.*) Monsieur veut-il que j'appelle un laquais?

LE MARQUIS.

Non, non, j'attendrai. (*A part.*) Je ne serais pas fâché de m'orienter un peu et d'obtenir adroitement quelques renseignemens; ce garçon a une excellente physionomie.

GERVAIS, *à part.*

Voilà un gentilhomme de bonne mine.

LE MARQUIS.

Dites-moi, mon ami, vous connaissez la personne... le... le maître de cet hôtel?

GERVAIS.

Monsieur veut dire la maîtresse.

LE MARQUIS.

La maîtresse! (*A part.*) C'est une femme. Hum! heureux Montmoran! (*Haut.*) Sans doute, la maîtresse (*s'appuyant sur son épaule*) et la... entre nous, comment est-elle?

GERVAIS.

Monsieur?

LE MARQUIS.

Je veux dire, comment la trouvez-vous?

GERVAIS.

Moi? mais dam! y en a de plus laides qui sont encore pas mal jolies.

LE MARQUIS.

A merveille! vous êtes connaisseur, mon ami; je vous en félicite. (*A part.*) Ce garçon me plaît beaucoup.

* Le Marquis, Gervais.

GERVAIS, *à part.*

C'est singulier comme ce monsieur me revient. J'ai envie de lui demander sa pratique.

LE MARQUIS.

Allons, maintenant je puis me faire annoncer.

GERVAIS.

Pardon, mon gentilhomme; mais j'ai une petite prière à vous adresser.

LE MARQUIS.

A moi! qu'est-ce donc?

GERVAIS.

Je suis cordonnier...

LE MARQUIS.

Cordonnier!

GERVAIS.

Et je voulais demander à monsieur de m'honorer de la pratique de son pied.

LE MARQUIS.

Ma pratique! ah! ah! ah! ah!

GERVAIS.

Monsieur a ri, monsieur consent.

LE MARQUIS.

Du tout, je refuse.

GERVAIS.

Bah! et pourquoi?

LE MARQUIS.

D'abord parce que tu me parais un honnête garçon, et qu'ensuite je ne te paierais pas.

GERVAIS.

Comment?

LE MARQUIS.

Ah! mon Dieu! oui, ruiné, entièrement ruiné; tu vois que j'ai raison de refuser.

GERVAIS.

Ruiné! tiens, tiens, tiens! Eh bien! ça m'est égal, je suis sûr que la fortune vous reviendra. Avec une physionomie et un pied comme vous en avez deux, il est impossible qu'on ne l'atteigne pas, la fortune. D'ailleurs j'ai des économies, je puis attendre, et je ne me dédis pas.

LE MARQUIS.

Comment, tu veux absolument...

GERVAIS.

J'ai confiance. Ah! si tous les seigneurs étaient aussi scrupuleux que vous... (*à part*) je ne pleurerais pas mes trois mille deux cents livres.

LE MARQUIS.

Soit donc, puisque tu l'exiges. Si tous les cordonniers étaient d'aussi braves gens que toi, (*à part*) je ne serais pas maintenant menacé de la prison.

GERVAIS.

Où monsieur veut-il que j'aille lui prendre mesure?

LE MARQUIS, *écrivant sur ses tablettes.*

Tiens, voici ma demeure.

GERVAIS, *sortant une adresse.*

A moins que monsieur ne veuille prendre la peine de passer...

LE MARQUIS.

Tu te rappelleras que c'est malgré moi. (*Lisant.*) « A la Botte-Fleurie... » Peste, voilà qui est beau!

GERVAIS, *lisant.*

« M. le marquis... » un marquis, quel honneur pour moi!

LE MARQUIS.

« A la Botte-Fleurie, Gervais, maître cordonnier !... »

GERVAIS.

« M. le marquis de Montmoran !... »

LE MARQUIS.

Mon créancier!

GERVAIS.

Mon marquis!

AIR *de Partie et Revanche.*

Ah! voyez quelle affreuse chance,
Lorsque déjà j' vous ai fait condamner,
Je vous poursuis avec instance,
Pour vous forcer à me donner
Vot' pratiqu' qui doit me ruiner.

LE MARQUIS.

Mais à ce compte, je t'assure,
Tu gagnerais encor vraiment,
Tu ne m'offrais que la chaussure,
Et tu me dois le logement.

(*Riant.*) Ah! ah! ah! mon pauvre Gervais, vous avez la main malheureuse: vouloir à toute force m'ouvrir un nouveau crédit, à moi, votre débiteur insolvable!

GERVAIS.

Comment, monsieur le marquis, c'était vous?

LE MARQUIS.

Moi-même; et à présent tu n'as plus grande envie de ma pratique?

GERVAIS.

Eh! eh! dam! Pourtant ce que vous faisiez en me refusant était d'un brave homme, et je suis certain que sans votre damné intendant vous m'auriez soldé.

LE MARQUIS.

Comment, comment, mon intendant...

GERVAIS.

Il me faisait jeter à la porte six jours de la semaine, et le septième...

LE MARQUIS.

Le septième?

GERVAIS.

Ah! le septième, c'est différent, il m'était défendu de me présenter sous peine de la bastonnade!

LE MARQUIS.

Le drôle! je le chasserais...

GERVAIS.

Bravo!

LE MARQUIS.

Si je l'avais encore.

GERVAIS.

Ainsi, monsieur le marquis, vous ne possédez....

LE MARQUIS.

Absolument rien; et demain je serais peut-être allé moi-même te demander le domicile que le parlement t'a autorisé à me fournir; car demain il me faudra quitter le mien.

GERVAIS.

La prison... Allons donc, c'était bon quand je vous croyais méchant, orgueilleux; la prison à vous, un si honnête homme, qui refusait le crédit que je lui offrais, et qui, pour moi, chasserait son intendant s'il l'avait encore! Jamais! jamais!

LE MARQUIS.

Brave garçon! Que je repossède un jour mes quinze clochers, je t'en mets la moitié sur la tête.

GERVAIS.

Grand merci.

LE MARQUIS.

Mais je n'accepte pas, et...

GERVAIS.

Bah! bah! et pour commencer, tenez, le v'là leur arrêt qui vous condamne, et je veux...

LE MARQUIS.

Hein! je veux, moi, que tu le gardes. La fortune, comme tu le disais, pourrait me revenir, et avec elle les laquais insolens. Conserve ce titre qui te garantirait d'une ingratitude.

GERVAIS.

Oh! je ne crains pas ça. Mais comment se fait-il qu'un si honnête marquis soit ruiné?

LE MARQUIS.

J'avais d'abord dissipé une partie de mon patrimoine, dans l'espoir de me faire remarquer d'une femme.

GERVAIS.

D'une femme!

LE MARQUIS.

Une femme que j'aime et dont j'ai tracé le portrait. (*Il le montre.*) Je la suivais partout, je voulais, pour lui plaire, écraser mes rivaux à force de splendeur et de luxe; et j'allais réussir peut-être, quand un maudit procès est venu tout-à-coup m'enlever tous mes biens, toute ma fortune.

GERVAIS.

Et la dame?

LE MARQUIS.

Je ne l'ai jamais revue; et cependant il m'avait semblé que je ne lui étais pas indifférent, que plusieurs fois à l'Opéra ses regards s'étaient arrêtés sur moi avec complaisance, et je n'ai pas perdu tout espoir.

GERVAIS.

Et elle est riche?

LE MARQUIS.

Oui; mais je suis marquis.

GERVAIS.

Marquis ruiné...

LE MARQUIS.

Je possède quarante quartiers de noblesse.

GERVAIS.

Et vous ne possédez pas quarante écus de fortune... aussi, croyez-moi, monsieur le marquis, la belle dame ne songe guère à vous, elle ne sait peut-être pas votre nom!...

LE MARQUIS.

Gervais!... (*Il lui tourne le dos et se promène avec colère, et se trouve en face du portrait d'Aspasie.*) Ah! grand Dieu!...

GERVAIS.

Qu'est-ce que c'est?...

LE MARQUIS.

Je ne m'abuse pas !... oh ! oui, c'est bien elle ! Gervais !... monsieur Gervais... cette dame, cette belle dame, si riche... si... ne m'a jamais remarqué... n'est-ce pas ?...

GERVAIS.

Monsieur le marquis, je le crois...

LE MARQUIS.

Elle ne sait même pas mon nom... hein ?...

GERVAIS.

Je le crois...

LE MARQUIS.

Approche, approche, malheureux ; sens le parfum de cette lettre qui me donne rendez-vous ici... regarde encore ce riche et somptueux ameublement... compare ces deux portraits... et maintenant... que dis-tu de cela ?...

Il le place devant le portrait et lui montre le sien.

GERVAIS.

Ah ! grand Dieu !...

LE MARQUIS.

Juste, ce que je viens de dire moi-même... « Ah ! grand Dieu ! » Je suis chez elle, entends-tu !... elle m'a fait appeler, elle veut me voir, me parler ; je foule le tapis qu'elle a foulé, je respire l'air qu'elle a respiré... ah ! ah ! ah ! ah ! il m'étouffe... me suffoque... je crois que je vais me trouver mal... Gervais, approche un fauteuil, mon ami, non pas celui-là... le grand, ce doit être le sien...

Roulement de voiture.

GERVAIS.

Une voiture...

LE MARQUIS.

C'est elle, sans doute !... Gervais, va-t'en, va-t'en bien vite !...

GERVAIS.

Où ça ?

LE MARQUIS.

Que m'importe ?... à l'office, chez le suisse... où tu voudras...

GERVAIS.

C'est dit... je me sauve !...

LE MARQUIS.

Mais va donc, va donc !...

Gervais sort.

SCENE X.

LE MARQUIS, *puis* ASPASIE*.

LE MARQUIS.

Ah ! m'en voilà débarrassé... je vais la voir... lui parler... (*Il arrange son jabot et ses manchettes.*) Comme je suis fait ! quel habit ! quelle veste !... Pourvu que je n'aille pas perdre la tête... Voir arriver, quand je suis pauvre, un bonheur que j'ai si vainement poursuivi quand j'étais riche !... (*La porte s'ouvre.*) C'est elle... allons, du courage !... rappelons-nous que j'ai été la fleur de la chevalerie...

Aspasie entre, lui fait la révérence ; il la salue très-bas.

* Aspasie, le Marquis.

ASPASIE.

Monsieur...

LE MARQUIS, *saluant de nouveau.*

Je n'avais jamais entendu sa voix...

ASPASIE.

C'est à monsieur le marquis de Montmoran que j'ai l'honneur de parler ?...

LE MARQUIS.

Hercule de Montmoran... à lui-même... (*A part.*) Encore plus belle qu'autrefois !...

ASPASIE.

Un gentilhomme poitevin... issu d'une des meilleures familles de cette province ?...

LE MARQUIS.

Qui a fourni trois évêques, un maréchal et deux généraux de galères... qui écartèle d'azur, à trois faces de gueules avec un griffon d'argent...

ASPASIE.

Fort bien, monsieur le marquis !...

LE MARQUIS, *bas.*

Ah ! maintenant que j'ai parlé de mes ancêtres, je me sens plus à mon aise.

ASPASIE.

J'ai pris sur vous de nombreuses informations... je sais que vous n'êtes pas heureux...

LE MARQUIS.

Je ne l'étais pas hier, ce matin encore ; mais dans ce moment...

ASPASIE.

Vous savez donc pourquoi je vous ai fait appeler ?

LE MARQUIS.

Pas tout-à-fait... mais je sais que vous avez daigné songer à moi, je sais que mon souvenir occupe votre pensée et que j'aurais donné ma vie...

ASPASIE.

Venons au fait !... la fortune vous a mal traité, monsieur le marquis, et je veux réparer ses torts...

LE MARQUIS.

Réparer ses torts !... vous, madame !... et comment ?...

ASPASIE.

Écoutez-moi, monsieur le marquis, vous êtes noble et pauvre...

LE MARQUIS.

Pour ce qui est de ça, oui... on pourrait peut-être encore en trouver de plus noble... mais je défie qu'on m'en montre un plus pauvre...

ASPASIE.

Moi, au contraire, je suis riche, mais sans noblesse... eh ! bien, pour réparer ces deux injustices du sort... je vous propose...

LE MARQUIS.

Quoi donc ?...

ASPASIE.

Un mariage...

LE MARQUIS.

Un... un mariage ?...

ASPASIE.

Enfin, monsieur le marquis, voulez-vous m'épouser?...

LE MARQUIS.

Hein!... quoi?... comment?... vous épouser!... moi... moi-même?...

ASPASIE.

Sans doute... il me manque un titre, et...

LE MARQUIS.

Vous épouser!...ah! pardon, pardon, madame... mais la joie, le saisissement, le bonheur...

ASPASIE, *à part.*

Voilà qui est étrange; est-ce qu'il penserait?... (*Haut.*) Monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Me voilà, me voilà, madame, je reviens à moi-même... je vous écoute de sang-froid... je me fais à mon bonheur... et d'ailleurs, quand on est marquis et de noble race... on ne peut pas être toujours... toujours malheureux!...

ASPASIE.

Oh! vous ne le serez plus, je sors de chez mon notaire, et voici le contrat... par suite d'une circonstance... qu'il vous importe peu de connaître, il se trouvait tout dressé...

LE MARQUIS.

Le contrat... comment?... au fait, c'est juste, pour un mariage... il faut bien un contrat!...

ASPASIE.

Veuillez l'examiner!...

LE MARQUIS.

Moi... fi donc!...

ASPASIE.

Il le faut!

LE MARQUIS.

Non, madame... non.

ASPASIE.

Cependant il y a certaines clauses relatives à votre fortune, qui doivent régler nos positions respectives...

LE MARQUIS.

Je m'en rapporte à vous... mais pensez-vous donc que j'oserais en discuter un seul mot?... D'ailleurs mes affaires n'ont jamais si mal tourné que lorsque je m'en suis occupé...

ASPASIE.

Mais c'est que... il y a quelques conditions...

LE MARQUIS.

Que j'accepte... et je signe... je signe aveuglément.

ASPASIE.

Comment?...

AIR : *Un jeune Grec.*

Signer ainsi... marquis, y songez-vous?

MONTMORAN.

Eh! mais, vraiment... d'où naît votre surprise?
Par ce contrat je deviens votre époux,
Que voulez-vous encore que j'y lise?
N'est-il donc pas d'usage qu'un mari
Soit confiant?... à vous je m'en réfère.
Quand pour tout bien je vous offre aujourd'hui
Ma confiance... il faut qu'au moins ici
Je vous la donne tout entière.

ASPASIE, *à part.*

J'aurais mieux aimé qu'il le lût.

LE MARQUIS, *lui présentant le contrat.*

Le voici!...

ASPASIE.

Maintenant il est important que ce mariage ait lieu le plus tôt possible...

LE MARQUIS!

Oh! oui, oui, le plus tôt possible!... le temps seulement de prévenir par lettres les bons parens qui me renient, pour qu'ils aient à me rouvrir leur cœur...

ASPASIE.

Non pas... et si vous le voulez bien, ce sera aujourd'hui même...

LE MARQUIS.

Au... aujourd'hui même?...

ASPASIE.

Le temps de changer de toilette...

LE MARQUIS.

C'est que... certes... ma garde-robe est bien loin d'être dégarnie... mais pour une pareille occasion...

ASPASIE.

J'y ai songé... mes ordres doivent être exécutés maintenant...

LE MARQUIS.

Vous y avez...

ASPASIE.

AIR *du Fils du Prince.*

Dans ce salon veuillez attendre,
Excusez mon empressement,
A vos ordres l'on va se rendre,
Et moi, je reviens promptement.

MONTMORAN.

Dans ce salon je vais attendre,
Mais voyez mon empressement.
A mes vœux daignez donc vous rendre,
Et revenez-moi promptement.

SCENE XI.

LE MARQUIS, *puis* JULIETTE.

LE MARQUIS.

Elle a raison, ne déflorons pas mon bonheur... mon bonheur!... C'est à peine si j'ose y croire... il y a si long-temps que je ne suis plus fait à ce mot-là!...

JULIETTE, *rentre en pleurant.*

Allons, tous mes préparatifs sont terminés... je suis prête à partir... ah! mon Dieu! mon Dieu!...

LE MARQUIS, *sans la voir.*

Fortuné Montmoran!

JULIETTE.

Pauvre Juliette! le couvent!...

LE MARQUIS.

Hein! qu'est-ce qui pleure donc là?

JULIETTE, *pleurant.*

C'est moi, monsieur.

LE MARQUIS.

Une jeune fille!

JULIETTE, *de même.*

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Vous avez des chagrins si jeune encore?

JULIETTE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Et si jolie...

JULIETTE, *pleurant plus fort.*

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Venez, venez, mon enfant, et contez-moi bien vite ce qui vous fait pleurer... oh! nous nous comprendrons, allez.

JULIETTE.

Hélas! monsieur, vous êtes bien bon; mais ma tante Aspasie a seule le droit de m'empêcher d'aller au couvent.

LE MARQUIS.

Comment!... ce n'est que cela!... mais, moi, je connais quelqu'un qui pourrait bien vouloir le contraire et qui serait obéi aussi.

JULIETTE.

Et qui donc?

LE MARQUIS.

Votre oncle.

JULIETTE.

Je n'en ai pas : ma tante est...

LE MARQUIS.

Veuve. J'espère qu'elle ne le sera pas longtemps.

JULIETTE.

Elle se marie?

LE MARQUIS.

Dans un instant.

JULIETTE.

En êtes-vous bien sûre?

LE MARQUIS.

Dam! il est difficile de le tenir de meilleure source; c'est moi qu'elle épouse.

JULIETTE.

Vous, vous, monsieur... oh! quel bonheur! ce ne sera donc pas M. Raymond?

LE MARQUIS.

M. Raymond? qu'est-ce que c'est que ça? Raymond?...

JULIETTE.

Un jeune homme charmant, rempli de talent et d'esprit.

LE MARQUIS.

Voilà qui est rassurant... et il est aimé?

JULIETTE.

De moi... oui, monsieur.

LE MARQUIS.

De vous... de toi? oh! très-bien! à merveille! j'approuve cet amour.

JULIETTE.

Il se pourrait!

LE MARQUIS.

Vous n'irez pas au couvent, vous resterez près de nous.

JULIETTE.

Quel bonheur!

LE MARQUIS.

Et plus tard, ce M. Raymond... si c'est un honnête homme... si on voit que... eh! bien, un bon mariage...

JULIETTE.

Sa femme... je serais sa femme!... ô mon oncle! mon bon petit oncle, que je suis heureuse et que je vous aime!

Elle va pour l'embrasser et s'arrête.

LE MARQUIS.

Allons, allons, ne vous retenez pas... si vous le désirez un peu.

JULIETTE.

Oh! de tout mon cœur!

LE MARQUIS, *l'embrassant.*

Son oncle! moi qui tout-à-l'heure n'avais pas d'autre ami qu'un créancier, un pauvre cordonnier... me voilà entouré d'une famille, j'ai une nièce, j'ai une femme, et bientôt peut-être j'aurai... c'est singulier, la joie, le bonheur... il me semble que j'ai envie de pleurer.

Il l'embrasse encore; dans ce moment Gervais entr'ouvre la porte et s'arrête tout surpris.

JULIETTE.

Quelqu'un!

LE MARQUIS.

Va, va, mon enfant, ma nièce.

JULIETTE, *sortant par la droite.*

Au revoir, bon oncle!

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, GERVAIS*.

LE MARQUIS.

Ma nièce... tu l'as entendu, Gervais, c'est ma nièce que j'ai dit.

GERVAIS.

C'est assez naturel puisqu'elle vous appelle son oncle... Ah! c'est votre nièce!

LE MARQUIS.

Où plutôt celle de ma femme.

GERVAIS.

Votre femme! vous avez aussi une femme à présent?

LE MARQUIS.

Ah! c'est juste... tu ne sais pas, il m'est arrivé de bien grandes choses depuis que je ne t'ai vu.

GERVAIS.

Au fait, qu'est-ce que cette grande dame vous voulait?

LE MARQUIS.

M'épouser, mon cher, m'épouser.

GERVAIS.

Elle! allons donc... une dame si riche, qui a

* Gervais, le Marquis.

huit valets, autant de chevaux et un trian... mais, par exemple, un caractère qui n'est pas commode, au dire du suisse, un grand sec, mais extrêmement mince.

LE MARQUIS.

Ah! le suisse a dit cela!... Gervais, je te donne sa place.

GERVAIS.

A moi?

LE MARQUIS.

Avec le double de ses appointemens, à condition que tu n'y exerceras pas ton métier de...

GERVAIS, *à part.*

Ah ça! mais il perd la tête... (*Haut.*) Et ce mariage?

LE MARQUIS.

A lieu aujourd'hui même.

GERVAIS.

Aujourd'hui? Pauvre cher homme! il devient fou! ce que disait ce monsieur tout-à-l'heure... c'est très-inquiétant... voyons, voyons, allons-nous-en!

LE MARQUIS.

Nous en aller, quand j'épouse dans une heure.

GERVAIS.

Dans une heure, à présent! Monsieur le marquis, je vous assure que vous avez besoin de prompts secours. Allons-nous-en, je vous en prie.

LE MARQUIS.

Encore! c'est-à-dire que je suis fou, que je déraisonne... mais crois-moi, crois-moi donc, malheureux, car en vérité, ça me fait mal de voir que tu ne veux pas partager ma joie. Mais comment te convaincre? Gervais, j'ai tout mon bon sens, ma parole d'honneur! je sais parfaitement ce que je dis; tiens, la preuve: Gervais, tu es mon ami depuis une heure, toi qui pouvais me faire arrêter...

GERVAIS.

Oui, monsieur le marquis, mais allons-nous-en.

LE MARQUIS.

Et tu as mieux aimé être généreux, tu m'as tendu la main.

GERVAIS.

Oui, monsieur le marquis, mais allons-nous-en...

LE MARQUIS.

Enfin, je te dois trois mille deux cents livres de chaussures...

GERVAIS.

Oui, monsieur le marquis, mais...

LE MARQUIS.

LE MARQUI

Ah! enfin... ça, monsieur
toilette, ma toilette de mari
n'est-ce pas, laquais?

LE VALET

Oui, monsieur le marqui
bien nous permettre...

LE MARQUIS, *ôtant son habit*

Certainement, certainemen

GERVAIS, *le ram*

Je n'en reviens pas. (*Le p*
ne sait pas ce qui peut arriv

LE MARQUIS, *allant pendant t*
ternativement de la Psych
Gervais.

Eh bien! qu'est-ce que c'
habit râpé, n'est-ce pas?

GERVAIS.

Je crois que je rêve.

LE MARQUI

Je ne redeviens pas le bril
fois?

GERVAIS.

Serait-ce moi qui suis fou?

LE MARQUI

Ces broderies, mauvais cli
je ne me marie pas.

GERVAIS.

Décidément, j'ai le vertige.
sieur le marquis, j'ai besoin

LE MARQUIS, *avec*

Eh! non, non, tu ne rêves
cela est vrai, bien vrai; mai
fié par un mot, un nom...
ran!

SCENE X

LES MÊMES, ASPASIE, JUI

LE MARQUIS,

Silence! ma femme!

ASPASIE.

Votre main, monsieur le m
attendent.

LE MARQUI

Voilà, me voilà! (*Bas à Ge*
dis-moi lequel de nous rêve

GERVAIS.

Dam! tous les deux peut-ê
Montmoran, donne la main à A

ASPASIE, *à part.*

Son Aspasie!

LE MARQUIS.

Avant de marcher à l'autel, j'ai un désir, j'ai une prière à vous adresser.

ASPASIE, *à part.*

Ah! mon Dieu! que veut-il dire? quelque obstacle peut-être!

LE MARQUIS.

Il s'agit d'une petite fille bien douce, bien gentille, dont je sollicite la grâce. Elle voudrait ne pas aller au couvent, et je lui ai promis...

ASPASIE, *à part.*

Ah! je respire.

JULIETTE, *à part.*

Je tremble!

LE MARQUIS.

Je lui ai promis qu'elle restera près de nous.

ASPASIE.

Eh quoi! vous voulez...

LE MARQUIS.

C'est la première grâce que je vous demande.

ASPASIE, *à part.*

La première et... (*Haut.*) Juliette, remerciez monsieur le marquis.

JULIETTE.

Il se pourrait! Oh! ma tante, mon bon oncle!

ASPASIE.

C'est bien! (*A part.*) Son bon oncle, petite sotte!

LE MARQUIS.

Merci, merci de son bonheur, Aspasie!

ASPASIE, *à part.*

Aspasie encore! (*Haut.*) Allons, monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Allons, nous venons d'essuyer des larmes; c'est un mariage qui commence sous d'heureux auspices.

GERVAIS.

Bonne chance, monsieur le marquis!

Aspasie, le Marquis et les témoins sortent.

SCENE XV.

GERVAIS, JULIETTE*.

GERVAIS.

Pardon, excuse, ma belle demoiselle, si je me

GERVAIS.

Je comprends bien qu'une un
peu de temps entre deux époux a
dame est riche, et mon marqui

JULIETTE.

Ma tante ne l'ignore pas, pui
même à sa toilette.

GERVAIS.

C'est juste; et d'ailleurs l'am
passer par-dessus la fortune, su
en a pas. Mais c'est égal, je
encore bien...

SCENE XV

LES MÊMES, RAYM

RAYMOND.

Ah! mademoiselle Juliette...

JULIETTE.

C'est moi que vous cherchez,

RAYMOND.

Un mot, de grâce! Tout-à-l
ici, j'ai cru distinguer au milie
semblée à la porte de l'église..
mal vu, sans doute.

JULIETTE.

Peut-être!

RAYMOND.

J'ai cru distinguer votre ta
voile blanc, un bouquet au cô
main à un homme que...

GERVAIS.

Un homme! comment un
que M. le marquis n'est pas...

RAYMOND.

M. le marquis?

JULIETTE.

Oui, monsieur, oui; le mari

RAYMOND.

Son mari! son mari, dites-vo
n'est donc pas une illusion? et
d'abord, muet et impassible, ria
même de ce vertige qui me la f
de mon amour qui jusque da
riée me la montrait infidèle et

GERVAIS.

Qu'est-ce qu'il dit?

qu'elle m'a donné, il ne jouira pas long-temps de son triomphe!

GERVAIS.

Hein?

JULIETTE.

Monsieur Raymond...

RAYMOND.

Laissez-moi, laissez-moi!

On entend un grand bruit.

GERVAIS.

Ce sont eux!

RAYMOND.

Ah! enfin...

SCENE XVII.

LES MÊMES, LE MARQUIS, ASPASIE, VALETS, TÉMOINS.

LE MARQUIS.

Mes amis, il ne nous reste qu'à vous remercier; croyez bien que Mme la marquise et moi...

Les témoins sortent.

RAYMOND, *s'approchant d'Aspasie, avec dédain.*

Madame la marquise...

ASPASIE.

Ciel! Raymond!

LE MARQUIS.

Et maintenant, chère amie...

Il va lui prendre la main, Aspasie fait une grande révérence et sort suivie de Juliette.

SCENE XVIII.

GERVAIS, LE MARQUIS, RAYMOND*.

LE MARQUIS.

Eh bien! elle s'éloigne sans me rien dire! Où a-t-elle donc? Oh! dans son appartement; je ours...

RAYMOND.

Arrêtez, monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Qu'est-ce? que voulez-vous?

RAYMOND.

Vous dire que votre présence ici renverse et étruit mon bonheur, et que je ne le souffrirai pas!

LE MARQUIS.

Qui êtes-vous, monsieur? je ne vous connais pas!

RAYMOND.

Quelques mots suffiront. Il est une femme que depuis un an je poursuis de mon amour: mes soins, ma constance l'auraient touchée peut-être; mais vous avez paru, monsieur, et toutes mes espérances se sont évanouies. Comprenez-vous maintenant ce que je viens vous demander?

* Le Marquis, Raymond, Gervais.

LE MARQUIS.

Un duel; très-bien!

RAYMOND.

Ah! vous vous battrez?

LE MARQUIS.

Certainement, je me battrai, je me battrai demain.

RAYMOND.

Demain?

LE MARQUIS.

Sans doute; je touche enfin à un bonheur que je poursuis depuis quelques années, c'est bien le moins que j'en jouisse pendant quelques heures? Ainsi demain je serai votre homme; mais, pour le moment, serviteur de tout mon cœur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

SCENE XIX.

LES MÊMES, BERTAUD, *sortant de l'appartement d'Aspasie.*

BERTAUD.

Pardon, monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Ah! c'est notre intendant.

BERTAUD.

Voici un billet que Mme la marquise ma chargé de remettre à monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Un billet... quand dans un instant je vais la voir... (*Il lit.*) « Monsieur le marquis, malgré mes » instances réitérées, vous avez refusé de lire cer- » taines clauses de notre contrat...» Que veut-elle dire? « L'instant est venu où il est indispen- » sable que vous en preniez connaissance... mon » intendant vous en remettra le double...» C'est singulier... je ne sais ce que j'éprouve, mais...

BERTAUD.

Le voici!

RAYMOND.

Ah! je commence à comprendre...

LE MARQUIS, *le prenant en tremblant.*

Les... les... clauses du contrat... je... (*Il essaie de lire.*) Ah! je n'y vois pas... allons... pourtant... (*Il se frotte les yeux.*) Je ne peux pas... impossible de déchiffrer un mot... et cependant je sens qu'il y a là un malheur pour moi... allons!... (*Il lit.*) « Monsieur le marquis de Montmoran s'en- » gage à donner à Mme Aspasie Bernard son » nom, ses titres et qualités, en échange de quoi » ladite dame paiera au marquis de Montmoran » une somme annuelle de six mille livres. »

GERVAIS.

Comment! six milles livres?

LE MARQUIS.

Oui... (*Froissant le contrat.*) De l'argent à moi... ainsi c'était un marché, un marché honteux qu'elle me faisait contracter!... Ainsi on ne voulait que ce titre, ce nom que le hasard m'a donnés!... mais cette affection, cette tendresse si

dévouée que je ressentais pour elle... elle la repousse avec mépris... mais moi, elle me fait chasser par ses valets... (*Il pleure.*) O mon Dieu!... mon Dieu!...

GERVAIS.

Monsieur le marquis!...

LE MARQUIS.

Laissez-moi... Et cet habit dont elle me couvrait pour un instant, c'était une livrée qu'elle me jetait afin de cacher ma misère quand j'étais à ses côtés... Ah! tu as été moins fou que moi.... Mais ce n'est pas tout!.... Oh! il doit y avoir encore là pour moi d'autres humiliations.... (*Lisant.*) « Aussitôt après la célébration du mariage, » monsieur le marquis s'engage à quitter l'hô- » tel de... de Mme la marquise, pour n'y jamais » rentrer! » Oh! il y a cela, il y a cela... « Signé » le marquis de Montmoran. » (*A Bertaud.*) Vous direz que le marquis de Montmoran, gentilhomme de vieille noblesse, ne manque ni à sa parole ni à sa signature, même quand cette signature lui a été indignement surprise... vous direz à Mme la marquise que je ne franchirai jamais le seuil de cette maison, et vous ajouterez que je lui défends de renouveler l'offre insultante d'une pension; vous direz enfin que je rejette ses honteux bienfaits, car mon nom, je ne veux pas le lui vendre, de peur que, me l'ayant payé, elle ne se croie un jour le droit de l'avilir.

Il ôte son habit et le jette à ses pieds.

GERVAIS.

Partons, partons, monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Oui, partons... (*A Raymond.*) Monsieur, vous avez ma parole pour demain... mais si vous tenez encore à vous battre aujourd'hui... je suis votre homme... si vous me tuez... ça m'obligera.

RAYMOND.

Non, monsieur, non, car elle nous a trompés tous deux... (*Il lui prend la main.*) Et maintenant entre nous...

LE VICOMTE, *entrant, précédé d'un laquais.*

Prévenez Mme la marquise que je l'attends pour la conduire à Versailles.

Bertaud sort.

LE MARQUIS.

Elle... à Versailles... et moi...

GERVAIS.

Monsieur le marquis, il vous reste ma mansarde.

RAYMOND.

Et un ami...

LE MARQUIS.

Elle vient... oh! partons... partons vite... (*La porte d'Aspasie s'ouvre; le marquis se tournant de ce côté.*) Adieu pour toujours, marquise de Montmoran... mais nous nous reverrons, Aspasie Bernard!

Le Vicomte s'approche de la porte du boudoir. Montmoran, Gervais et Raymond se dirigent vers le fond.

ACTE DEUXIEME.

Une place publique. Au premier plan, sur la droite, un hôtel de riche apparence, sur la porte duquel est écrit en lettres d'or: HÔTEL DE MADAME LA MARQUISE DE MONTMORAN; à gauche, sur le devant, une échoppe de savetier, au dessus de laquelle est écrit GERVAIS, SAVETIER, au fond, à droite, un cabaret.

SCENE PREMIERE.

GERVAIS, *entrant par le fond; à son arrivée on entend une horloge sonner sept heures.*

Sept heures; voyons si mon pauvre marquis est éveillé... (*Il s'approche de l'échoppe et écoute.*) Non, je n'entends rien... (*S'asseyant sur un banc.*) Ouf! je n'en puis plus... voilà deux grandes heures que je cours... Si du moins je n'avais pas perdu mon temps... depuis un mois toutes mes anciennes pratiques, tous mes débiteurs me font répondre que je viens trop tard; j'en ai même entendu un qui disait à son valet de chambre: Je n'y suis pas, je suis sorti et je ne rentrerai pas de la journée... Pour obvier à ça, je me mets ce matin en route à cinq heures... il est trop tôt, me dit-on...

AIR *de Mazaniello.*

Chaqu' jour l'argent devient plus rare,
Et, pour doubler notre embarras,
Quand not' bours' se vid', je l' déclare,
Notre estomac ne s'emplit pas.
Malgré notre appétit modeste,
Parfois n'y a plus rien à manger,
Rien... c'est peu... surtout, je l'atteste,
Lorsqu'on est deux à partager.

Près de quatre ans se sont écoulés depuis ce fatal mariage, et chaque jour qui l'a suivi nous a amené un nouveau malheur... d'abord la maladie de ce pauvre cher homme... il a fallu des soins, des médicamens, des médecins.... si bien que mon fonds y a passé... il ne nous reste qu'une échoppe... si du moins la gaîté lui était revenue avec la santé... mais bah! il est aussi triste... sans compter qu'il y a bien un peu de quoi...

SCENE II.

GERVAIS, RAYMOND, JULIETTE *sortant de l'hôtel.*

RAYMOND, *sans voir Juliette.*

Il est seul... tant mieux!...

JULIETTE.

Personne ne m'a vue, ma tante dort encore... Gervais!...

GERVAIS, *allant à elle.*

Hein!...

RAYMOND.

Gervais!...

GERVAIS, *allant à lui.*

Hein?...

RAYMOND, *voyant Juliette.*

Mademoiselle Juliette!...

JULIETTE, *de même.*

Monsieur Raymond!...

RAYMOND.

Vous ici, mademoiselle... et comment se fait-il?...

JULIETTE.

Et vous-même, monsieur?...

GERVAIS.

Eh! mon Dieu, c'est tout simple, les bonnes actions sont si rares, que, quand deux bons cœurs en font une, il faut nécessairement que ce soit la même...

JULIETTE.

Gervais!...

GERVAIS.

Laissez donc, mademoiselle... je vous ai promis le secret, c'est vrai; mais pour le marquis seulement, et je peux bien dire à monsieur que toutes les semaines vous nous apportez vos petites épargnes; d'ailleurs, je n'y tiens plus, ça me suffoque, et il faut que ça parte...

RAYMOND.

Il serait vrai!... oh! c'est bien, c'est bien, mademoiselle!...

JULIETTE.

Mais n'est-ce pas naturel?... ma tante a beau dire, ce pauvre marquis est mon oncle...

RAYMOND.

J'ai méconnu votre cœur, mademoiselle, et mon étonnement, en vous voyant ici tout-à-l'heure, était presque une injure...

JULIETTE.

Vous pensiez avoir seul le privilége des bonnes actions... mais ce pauvre marquis... je lui suis d'un bien faible secours, tandis que vous...

RAYMOND.

Oh! moi, je n'ose pas encore vous dire tout ce que j'espère...

GERVAIS, *à part.*

Des espérances... c'est quelque chose quand on n'a que des chagrins... mais quand on est pauvre... c'est une nourriture qui ne soutient pas longtemps...

Il s'éloigne d'eux et s'approche de l'échoppe pour écouter de nouveau.

JULIETTE.

Ainsi, malgré vos travaux... vos succès, dont tout Paris s'entretient, vous trouvez moyen de lui être utile, de faire des démarches en sa faveur...

RAYMOND.

Lorsqu'il perdit son procès, accablé sous le poids de l'injustice qui le frappait, le pauvre marquis ne songea même pas qu'un recours lui restait encore, qu'il pouvait en appeler de ce premier jugement... ce qu'il a négligé de faire, je l'ai fait; déjà j'ai obtenu les plus heureux résultats, et aujourd'hui enfin, dans quelques heures, son sort sera décidé, l'injustice réparée peut-être...

JULIETTE.

Oh! monsieur... monsieur... comme elle vous a méconnu!...

RAYMOND.

Oh! oui... oui... mais ne parlons plus d'elle... je n'ai plus ni haine ni amour.... indifférence et oubli, voilà ce que je me suis juré...

AIR : *Ténière.*

Oui, de mon cœur cette indigne tendresse
Est exilée...

JULIETTE.

Et pourtant dans vos yeux
Je vois encor percer de la tristesse.

RAYMOND.

J'en conviens, je suis malheureux;
Car d'être aimé tout semble m'interdire
Le doux espoir...

JULIETTE, *à part.*

Ah! l'ingrat... dans mon cœur
Depuis long-temps s'il eût su lire,
Il n'aurait pas aujourd'hui cette erreur.

GERVAIS, *se rapprochant.*

C'est singulier, je n'entends rien; et cependant ordinairement il est debout à cette heure... il n'aura pas dormi de la nuit, et la fatigue le retient peut-être ce matin...

JULIETTE.

Il a tant souffert!...

GERVAIS.

Oh! pour ça... oui, qu'il a souffert depuis quatre grandes années... quel coup ça lui a donné!... chaque matin il revenait là, sur ce banc... il y restait tout le jour, les yeux fixés sur cette porte et attendant le passage de votre tante... Jamais il ne lui a parlé, mais ses regards restaient attachés sur elle; et quels regards, bon Dieu!... ça fendait l'ame... et, quand elle roulait dans son magnifique carrosse, il se levait en tremblant, pour la suivre des yeux... oh! alors je n'avais plus besoin d'être là, car il ne me voyait plus, ne m'entendait plus... et ce n'est que le soir en rentrant qu'il trouvait les consolations de son pauvre Gervais, son ami... son seul ami...

JULIETTE.

Mais nous?...

GERVAIS.

Ah!... oui, vous l'aimez aussi, mais pas tant que moi, personne ne l'aime autant que moi mon pauvre marquis... mais c'est singulier, il est tard, et il faut absolument que je sache... (*Il se rapproche de l'échoppe et frappe.*) Monsieur le marquis?...

SCENE III.

LES MÊMES, LE MARQUIS, *arrivant par le fond, vêtu pauvrement.*

LE MARQUIS.

Me voilà!...

GERVAIS.

Hein!... comment!... et d'où vient-il?...

LE MARQUIS.

D'où je viens?... et toi même, n'es-tu pas sorti depuis cinq heures du matin?... je t'ai laissé partir d'abord, et je me suis mis en route à cinq heures et demie...

GERVAIS

Comment!... vous avez...

JULIETTE.

Souffrant comme vous l'êtes encore...

LE MARQUIS.

Ah! bonjour, bonjour, mes enfans!... (*Il leur prend les mains.*) Vous vous êtes souvenus de moi, merci!... Ne veut-il pas avoir tout le mal à lui seul, tandis que je resterais là, les bras croisés!... Allons donc!... j'ai couru chez d'anciens amis... je veux dire d'anciennes connaissances... mais plus personne!... ils ont oublié mon nom... après a... ce n'est pas étonnant... mon nom... il y a des momens où je l'oublie moi-même...

RAYMOND.

Et votre femme?...

LE MARQUIS.

Oh! ne lui donnez jamais ce titre-là, devant moi surtout... elle a été si cruelle!...

JULIETTE.

Hélas!...

LE MARQUIS.

Plus que vous ne pensez... oui, mes enfans, oui, bien cruelle... vous savez que jamais je n'ai rien voulu recevoir... de... de cette pension... son argent... oh! il me ferait mourir de honte, autant vaut mourir de faim... mais ce brave et honnête homme, ce pauvre Gervais, que je voyais chaque jour plus malheureux... je voulus le sauver de la misère... Je lui ai écrit à elle... pour qu'au moins elle lui donnât un emploi... de l'ouvrage... eh bien!...

GERVAIS.

Elle n'a pas répondu!... je le crois bien!... moi qui, chaque fois que je la rencontre, cours après son carrosse en criant: Mme la marquise, ohé!... votre mari, mon ami le marquis vous fait dire bien des choses aimables...

LE MARQUIS.

Tu as eu tort!...

GERVAIS.

Comment?...

LE MARQUIS.

Oui, tu as eu tort; cette raillerie était presque une vengeance, ce n'est pas ainsi que je veux me venger d'elle... oh! non, non... si je lui rendais un peu de tout ce mal qu'elle m'a fait, elle croirait que nous sommes quittes... je veux régler nos comptes d'un seul coup, et pour cela je n'ai pas besoin de son aide; tout est prêt, n'est-ce pas, monsieur Raymond?...

RAYMOND.

Oui. (*Bas.*) Et vous vous décidez donc enfin?

LE MARQUIS.

Aujourd'hui peut-être.

RAYMOND.

Ce sera bonne justice; elle vous a tant fait souffrir!

LE MARQUIS.

Oui, j'ai bien souffert; passer en un moment de tant de joie et de bonheur à la douleur, à la honte! (*S'isolant peu à peu des autres personnages.*) Et tout cela par elle, par elle que j'aimais tant! Elle était si brillante, si jolie! (*baissant la voix*) et puis son sourire était si doux, quand le soir, à l'Opéra, ou bien... ou bien aux Feuillans... Ah! j'ai été heureux, bien heureux! mais un jour seulement, quelques heures, et ensuite....

Il tombe absorbé sur le banc de pierre.

JULIETTE.

Pauvre oncle! il ne nous voit plus.

GERVAIS.

Oh! ce n'est rien, je suis habitué à ça à présent; laissez-moi seul avec lui, je vais lui faire de la morale, (*montrant le cabaret*) de la morale à ma manière.

RAYMOND.

Adieu donc, mademoiselle Juliette; cette rencontre, qui ne sortira jamais de ma mémoire, ne sera pas la dernière, n'est-ce pas?

JULIETTE.

Oh! il me tarde trop de connaître le résultat de vos efforts; et puis...

RAYMOND.

Eh bien! ici, dans deux heures, je pourrai tout vous dire.

JULIETTE.

J'y serai, monsieur Raymond.

ENSEMBLE, *à voix basse.*

AIR: *Elle est folle.*

Courage et prudence!
A la Providence
Avec confiance
Adressons nos vœux.

Raymond et Juliette s'éloignent chacun d'un côté.

SCENE IV.

GERVAIS, LE MARQUIS.

GERVAIS.

Ah çà! à nous deux maintenant; en avant le grand remède! (*S'approchant du marquis.*) Hé! monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Ah! c'est toi, Gervais? (*Se levant.*) Eh bien! que veux-tu?

GERVAIS.

Je voulais vous dire... Tiens, à propos, si avant de commencer la besogne nous allions chez le voisin boire un coup, sans façon, selon notre habitude.

LE MARQUIS.

Au cabaret? du tout, je n'ai pas soif.

GERVAIS.

Ah! à votre aise, monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Vois-tu, nous allons trop souvent au cabaret.

GERVAIS.

Dam! je tâche de vous y conduire chaque fois que vous êtes triste, et...

LE MARQUIS.

Et à ce compte-là nous n'en sortirons pas! mais j'aime mieux oublier mes chagrins autrement.

GERVAIS.

Je comprends que le cabaret déplaise à monsieur le marquis; quand on a été...

LE MARQUIS.

Eh! non, non, tu sais bien que ce n'est pas par fierté... Mais causons un peu d'affaires. As-tu été plus heureux que moi dans tes courses?

GERVAIS.

Non; tous mes anciens débiteurs m'ont fait mettre à la porte.

LE MARQUIS.

Ça ne m'étonne pas, c'est comme ça que je faisais; mais du moins il doit te rester l'argent de ton fonds.

GERVAIS.

L'argent de mon fonds?

LE MARQUIS.

Certainement, puisque tu l'as vendu.

GERVAIS, *à part.*

Ne lui disons pas que ça a passé dans sa maladie.

LE MARQUIS.

Eh bien?

GERVAIS.

Eh bien! cet argent, je l'avais laissé chez un homme d'affaires, et le scélérat a pris la fuite.

LE MARQUIS.

Il se pourrait!

GERVAIS.

Dam! les banqueroutes, ça arrive à tout le monde; il n'y a pas de préférence pour les savetiers.

LE MARQUIS.

Ainsi tu es ruiné, complètement ruiné? Pauvre homme! et c'est pour moi... Mon parti est pris, Gervais : demain, aujourd'hui même, il faut nous séparer!

GERVAIS.

Hein? quoi? comment! nous séparer?

LE MARQUIS.

Il le faut; c'est mal à moi de rester à ta charge, et j'en suis honteux.

GERVAIS.

Mais je ne le veux pas.

LE MARQUIS.

T'obliger à travailler jour et nuit, à te tuer le corps et l'ame pour me nourrir! et je ne m'apercevais pas de cela, moi! J'étais là, seul avec ma douleur, comme un égoïste, sans songer que pour moi... Oh! mais c'est fini, nous nous quitterons!

GERVAIS.

Du tout! Eh bien! si je veux, moi, travailler jour et nuit, si ça m'amuse la fatigue, si ça me rend heureux de me tuer, ça ne regarde personne?

LE MARQUIS.

Personne, excepté moi, et je pars!

GERVAIS.

Oh! non, non! Mais où irez-vous? que deviendrez-vous seul, sans amis dans le monde?

LE MARQUIS.

Je trouverai...

GERVAIS.

Qui prendra soin de vous si vous êtes malade qui vous consolera si vous souffrez?

LE MARQUIS.

Bah! bah! il y a un Dieu pour tous les malheureux, il doit y en avoir un aussi pour les pauvres marquis.

GERVAIS.

Et c'est quand vous venez de m'apprendre cette démarche faite pour moi auprès de votre femme... Eh bien! non, non, vous ne partirez pas!

LE MARQUIS.

Si fait.

GERVAIS.

Du tout!

LE MARQUIS.

Qui m'en empêchera?

GERVAIS.

Moi donc, monsieur le marquis, moi, qui ne suis plus votre ami, mais votre créancier.

LE MARQUIS.

Comment?

GERVAIS.

Ah! vous aviez bien raison autrefois de m'empêcher de déchirer cette sentence qui devait me garantir de votre ingratitude. La voilà, monsieur le marquis! Oui, oui, le parlement vous a adjugé à moi, vous m'appartenez, vous me devez trois mille deux cents livres. Avez-vous trois mille deux cents livres à me rembourser? Non. Eh bien! vous

n'avez pas le droit de me quitter, vous n'avez pas le droit d'être malheureux ailleurs qu'avec moi, de vous en aller mourir de faim ailleurs tant qu'il me reste un morceau de pain à partager avec vous.

LE MARQUIS.

Mon ami... (*Il lui saisit la main.*) Eh bien! oui, je reste.

GERVAIS.

Ah! enfin...

LE MARQUIS.

Mais je veux, si je le puis, me rendre utile. Il y a des outils pour deux dans l'échoppe, et...

GERVAIS.

Vous, monsieur le marquis?...

LE MARQUIS.

Moi-même; et...

SCENE V.

LES MÊMES, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *lui présentant une lettre.*

De la part de Mme la marquise.

LE MARQUIS.

Hein! qu'est-ce que c'est? une lettre d'elle!

GERVAIS.

De Mme votre femme!

LE MARQUIS.

La réponse peut-être.

LE LAQUAIS.

Précisément, je crois que c'est en réponse à...

LE MARQUIS, *prenant la lettre.*

C'est bon! (*Le laquais sort.*) Sa réponse après quinze jours; voyons. (*Lisant.*) « Mme la marquise » me charge...» Ah! c'est de son intendant; elle n'a pas daigné écrire elle-même. (*Lisant.*) « Me » charge de répondre à votre lettre; je vous an- » nonce avec regret qu'on ne peut rien faire dans » l'intérêt d'un misé...»

GERVAIS.

Allez toujours, misérable, pas vrai?

LE MARQUIS, *lisant.*

« Qui a eu l'insolence d'insulter publiquement » Mme la marquise...»

GERVAIS.

Vous savez... ce que je vous disais tout-à-l'heure...

LE MARQUIS, *continuant.*

« Si vous tenez tant à vous acquitter envers lui, » que n'avez-vous recours aux quatre années de » votre pension qui sont déposées chez le no- » taire?...»

GERVAIS.

Plus souvent! nous n'en voulons pas!

LE MARQUIS.

Continuons. « Je prends sur moi de vous rap- » peler qu'aux termes du contrat passé entre vous » et Mme la marquise, il vous est interdit de de- » meurer sans cesse à la porte de son hôtel ou » d'en franchir le seuil...» Oh! c'en est trop, c'en est trop! On l'insulte, on l'outrage, lui, mon seul ami, mon soutien! et moi-même... Allons, mon parti est pris, je n'hésite plus maintenant!

GERVAIS.

Que voulez-vous dire?

LE MARQUIS.

Gervais, tu ne seras plus pauvre, misérable; l'ouvrage ne te manquera pas.

GERVAIS.

Comment?

LE MARQUIS, *avec force.*

Ah! elle me défend encore d'aller à elle! Eh bien! aujourd'hui même je la forcerai de venir à moi. Écoute, Gervais, tu as été contraint de fermer ta boutique et d'ouvrir une échoppe; et dans ce quartier dix autres plus anciens que toi absorbent les pratiques, et il nous faudrait mourir de faim! mais patience! Pour les Parisiens, vois-tu, une enseigne, une bonne enseigne fait tout: un singe qui gambade, une image grotesque, un bon mot écrit sur un volet, et la foule accourt. Cette enseigne qui te manque, je te l'ai préparée; elle nous servira tous les deux : toi en amenant bientôt les chalands, moi en forçant Mme la marquise à venir elle-même me trouver; et cette enseigne, là voilà.

Il enlève l'enseigne de Gervais et à la place il s'en trouve une autre sur laquelle est écrit en grosses lettres : LE MARQUIS DE MONTMORAN, SAVETIER.

GERVAIS.

Hein!... comment? le marquis de Montmoran, savetier!...

LE MARQUIS.

Oui, oui, la voilà cette vengeance long-temps méditée avec Raymond, exécutée avec son aide; et je n'en profiterai pas seul. Quelle joie, quel bonheur pour ce bon peuple de lire cela en passant... et puis! tous ces petits bourgeois, les boutiquiers, comme ils seront aises de se dire entre eux : Eh! eh! cette chaussure, c'est un marquis qui l'a recousue... un marquis, un vrai marquis savetier! Ah! voilà qui fera rire les badauds... un honnête homme qui aime mieux travailler de ce métier que de vendre son nom... qui aime mieux noircir ses blasons de poix et de poussière que de les tacher d'infamie, voilà qui amènera aussi des pratiques, Gervais... voilà qui vous forcera bien à venir, madame la marquise.

GERVAIS, *frappant dans ses mains et sautant de joie.*

Ah! bien, bien cela... oui, d'un côté... hôtel de Mme la marquise de Montmoran, et en face... échoppe du marquis de Montmoran... c'est une bonne vengeance.

LE MARQUIS, *regardant les fenêtres de l'hôtel.*

Et dont l'effet ne se fera pas attendre long-temps; déjà un laquais est allé la prévenir... et, tiens... regarde ce rideau qui s'agite... que l'on froisse avec colère. Oh! il y a là derrière une figure de femme bien pâle d'humiliation et de fu-

reur... puis, de ce côté, ces valets qui s'arrêtent; d'autres qui apportent de l'ouvrage; et par ici le bruit d'une porte, une femme qui descend précipitamment, et traverse la cour... Aux pratiques, aux valets, frère!... (*Se redressant.*) Moi, je vais donner audience à Mme la marquise!... Ah! je vous l'avais bien dit, Aspasie Bernard, que nous nous reverrions!

Gervais va au fond, plusieurs laquais l'entourent; il les fait entrer au cabaret.

SCENE VI.

ASPASIE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *avec ironie.*

Comment! vous ici, madame la marquise... à pied, sur le pavé!...

ASPASIE.

Oui, monsieur, oui, me voilà; vous pouvez vous applaudir de cette ruse employée pour m'y amener.

LE MARQUIS.

Une ruse!... comprends pas... si vous voulez bien m'expli... Mais prenez donc la peine d'entrer et de vous asseoir...

Il lui montre l'échoppe.

ASPASIE.

Monsieur, je parle de cette enseigne... mais me voilà, je suis venue... ôtez-la, ôtez-la donc enfin!

LE MARQUIS.

L'ôter!... oh! madame la marquise n'exigera pas ça d'un pauvre diable comme moi... c'est mon gagne-pain... ma vie... et...

ASPASIE.

Vous n'avez pas l'intention, je crois, de laisser votre nom au-dessus de l'échoppe d'un misérable.

LE MARQUIS.

Excusez!... cette échoppe, c'est la mienne.

ASPASIE.

La vôtre?...

LE MARQUIS.

Oui, madame, oui; un brave homme m'y a recueilli, quand on me repoussait ailleurs... C'est ma demeure à présent, et je peux vous y recevoir... oh! soyez tranquille, madame, vous pouvez y entrer... il n'y a pas là de valets pour vous en chasser!

ASPASIE.

Je vous comprends, monsieur, et ce reproche injuste...

LE MARQUIS.

Injuste, oui, oui... mais entrez donc... l'ameublement vous déplaît peut-être... ah! dam! je n'ai pas de bergères de velours et de soie; mes sofas sont en sapin et mes plians en osier.... mais c'est égal, si madame la marquise veut prendre la peine de s'asseoir...

ASPASIE.

Ainsi vous ne rougissez pas de flétrir votre nom?

LE MARQUIS.

Mon nom!... qu'est-ce que c'est donc que mon nom?... Vous pensiez le payer bien assez cher de six mille livres par an?

ASPASIE.

Mais rappelez-vous du moins que vous n'êtes pas seul à le porter.

LE MARQUIS.

C'est juste... oh! je m'en souviens, allez... mais si vous êtes libre de l'écrire en lettres d'or sur la porte de votre hôtel, je peux bien l'écrire sur mon échoppe, c'est tout simple; vous êtes marquise, moi je suis savetier; chacun écrit son nom où il peut.

ASPASIE.

Ah! monsieur, monsieur!...

LE MARQUIS.

Et puis, vous, c'est par vanité que vous l'attachez là-haut; moi, c'est différent!

ASPASIE.

Comment?

LE MARQUIS.

Ça m'amène des pratiques.

ASPASIE.

Des pratiques?...

LE MARQUIS.

Oui, oui... car je suis savetier, moi, à présent... je suis savetier... Et regardez donc là, dans ce cabaret, tous ces gens qui nous apportent de l'ouvrage... Oh! oh! voilà votre carrossier, votre vieil orfèvre, et le marchand d'étoffes... ah! dam! c'est bien un peu le nom qui les amène... parce qu'ils se disent: Quand nous allons prendre les commandes de Mme la marquise si fière, nous restons les yeux baissés devant elle; eh bien, ça nous amusera de regarder pendant ce temps-là nos chaussures raccommodées par son mari... C'est si méchant les petits bourgeois!.... Faudra me donner la pratique de vos laquais, madame la marquise.

ASPASIE.

Ah! monsieur... monsieur... que vous êtes cruel!...

LE MARQUIS, *changeant de ton.*

Moi, cruel!... et c'est vous qui trouvez ça... parce que je demande que vous me laissiez être heureux à ma manière!... Vous voulez que je vous sacrifie mon bonheur d'aujourd'hui après mon bonheur d'autrefois. (*Avec émotion.*) Ah! je sais bien qu'alors je ne vous aurais rien refusé; je sais bien que, si vous étiez venue à moi franchement, sans détours, si vous m'aviez dit: Pour être heureuse, bien heureuse et briller dans le monde, il me faut ton nom, il me faut ton titre et ta vie; je vous aurais tout donné, oui, tout, et sans conditions... sans exiger de vous ni amour ni mariage... J'aurais été heureux de mon sacrifice; je me serais cru assez payé de ma misère par votre joie, de mes tourmens par votre bon-

heur... et, s'il vous avait fallu ma vie, je serais mort sans regret, en me disant : c'est par moi qu'elle est heureuse, et, à défaut d'amour, elle me garde peut-être un peu de reconnaissance...

ASPASIE.

Mais...

LE MARQUIS, *changeant de ton.*

Mais, mais... dans ce temps-là... j'étais marquis; à présent je suis savetier... savetier, voilà tout!

ASPASIE.

Tout cela, monsieur... j'étais si loin de le croire, de le penser... oh! je vous jure que si j'avais pu le soupçonner un instant...

LE MARQUIS, *ému.*

Achevez... qu'auriez-vous fait?

ASPASIE.

Ce n'est pas avec vous que j'aurais contracté un pareil marché.

LE MARQUIS, *avec dédain.*

Ah! oui, oui... vous auriez cherché ailleurs, et voilà tout!

ASPASIE.

Mais je puis peut-être encore réparer une partie du mal que j'ai fait.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous dire?...

ASPASIE.

Que je retire l'offre de cette pension.... je suis riche, très-riche; eh bien, n'avilissez plus votre nom, et c'est une fortune, oui, monsieur, une fortune digne de vous que je vous offre.

LE MARQUIS, *avec colère.*

De l'argent!... encore de l'argent?... Voilà ma réponse, madame... (*Appelant.*) Gervais!... hé! Gervais!...

SCENE VII.

LES MÊMES, GERVAIS.

GERVAIS.

Hein! quoi, camarade?...

ASPASIE.

Son camarade!...

LE MARQUIS.

A combien s'élève le montant de l'ouvrage?...

GERVAIS.

A dix écus déjà.

LE MARQUIS.

A la besogne donc!... à la besogne!... dix écus... madame la marquise, pour nous autres pauvres diables, c'est une fortune, une fortune, entendez-vous?... je n'ai pas besoin de la vôtre... Grâce à notre enseigne, nous serons riches aussi, nous pourrons nous amuser, aller chez le voisin, boire un coup, et...

Il retrousse ses manches et va prendre un tablier de cuir.

ASPASIE.

Que fait-il?... mais, monsieur le marquis...

LE MARRQUIS.

Il n'y a plus de marquis ici, madame la marquise... (*mettant le tablier*) il n'y a devant vous que Montmoran le savetier... Allons, confrère Gervais... la journée a été bonne... au cabaret, mon ami... (*Avec amertume.*) Je veux m'amuser moi, je veux boire moi, je veux boire beaucoup moi... (*A part.*) J'ai besoin d'oublier!...

GERVAIS.

Au cabaret!...

Ils se prennent bras dessus, bras dessous, et entrent chez le marchand de vin.

SCENE VIII.

ASPASIE, *seule.*

Il ne veut rien entendre... et ce nom restera là... toujours là pour faire ma honte... Oh! pourquoi ai-je voulu être noble?... A qui m'adresser pour faire cesser un pareil scandale?... les lois seraient impuissantes... et on en rirait à la cour; mais que faire... que faire, mon Dieu?... Ah! j'y songe... cette petite Juliette, qui le voit en secret, qui lui consacre ses économies... oui, elle seule peut tout obtenir de lui... et je vais... Ciel... M. Raymond!...

SCENE IX.

RAYMOND, ASPASIE.

RAYMOND, *allant à l'échoppe.*

Où est-il? Monsieur de Montmoran! monsieur de Montmoran! (*Apercevant Aspasie.*) Ah! vous ici, madame!

Il salue froidement et va pour sortir.

ASPASIE.

Restez, monsieur; ce n'est pas moi que vous cherchiez, et je dois vous céder la place.

RAYMOND.

En effet, madame, je venais... je n'espérais pas vous rencontrer.

ASPASIE.

Et moi, je profite de ce hasard pour vous féliciter de vos éclatans succès.

RAYMOND.

Mes succès! il en est un autre que je poursuis depuis long-temps et que je suis heureux et fier d'avoir obtenu.

ASPASIE.

Quel qu'il soit, monsieur, croyez que je ne serai pas la dernière à m'en réjouir.... autrefois la renommée n'était pas seule chargée de m'apprendre vos triomphes.

RAYMOND.

Oh! c'est qu'alors ce n'était pas pour moi que je les enviais; c'est que dans les succès que j'ambitionnais j'entrevoyais un autre but : mais main-

tenant mes yeux se sont ouverts, je prends cette gloire pour ce qu'elle vaut, et désormais...

ASPASIE.

J'entends... Monsieur Raymond n'a plus pour moi que de la haine.

RAYMOND.

Non, madame; à côté de l'oubli, il n'y a de place pour nul autre sentiment.

ASPASIE, *avec fierté.*

Fort bien, fort bien, monsieur; l'oubli... c'est aussi ce que vous conseillait mon affectueuse amitié... et je pressentais que cette folle passion d'un jour devait bientôt disparaître. Mes vœux sont accomplis, je vous en félicite.

Elle salue et sort.

SCENE X.

RAYMOND, *seul.*

Elle part... je la vois s'éloigner sans chercher à la retenir! Après quatre ans, je la revois sans que la moindre émotion vienne m'agiter, sans qu'un souvenir se réveille au fond de mon cœur... oh! tant mieux! c'est que je ne l'aime plus, c'est que le danger a cessé pour moi. Mais ce pauvre marquis, il me tarde de le voir, de lui apprendre cette heureuse nouvelle.

AIR *de Yelva.*

Que n'est-il là?... Dans mon impatience
Pauvre marquis, j'accuse ta lenteur,
Au moment même où d'une autre présence
Ici mon ame éprouve la froideur.
Ah! l'amitié chez toi n'est point un rêve,
Tu m'aideras du moins à me venger;
Car à défaut du bonheur qu'on m'enlève,
J'aurai le tien pour me dédommager.

SCENE XI.

RAYMOND, JULIETTE.

JULIETTE, *entrant.*

Monsieur Raymond!

RAYMOND.

Exact au rendez-vous, mademoiselle... je vous attendais.

JULIETTE.

C'est ma tante qui m'envoie, elle veut que je parle au marquis.

RAYMOND.

Comment?

JULIETTE.

A cause de cette enseigne qu'il a placée là.

RAYMOND.

Ah! mon Dieu! qu'ai-je vu? et c'est moi qui lui ai donné ce conseil, qui l'ai secondé!

JULIETTE.

Vous comprenez la douleur de ma tante; c'est, je crois, une vengeance de son mari. Elle a pensé que j'aurais quelque influence sur son esprit; mais je ne sais comment le décider.

RAYMOND.

Oh! rassurez-vous: bientôt le marquis arrachera de lui-même son nom qu'il a attaché là.

JULIETTE.

Comment?

RAYMOND, *avec joie.*

J'ai réussi, mademoiselle.

JULIETTE.

Son procès?...

RAYMOND.

Est révisé, gagné... oui, gagné... Si vous saviez quelle joie, quel bonheur cette nouvelle a jetés dans mon ame!

JULIETTE.

Et moi, moi, que je suis heureuse! Oh! monsieur, monsieur, aurons-nous jamais assez de reconnaissance?

RAYMOND.

Le voilà!

SCENE XII.

LES MÊMES, LE MARQUIS, GERVAIS.

Ils sortent tous deux du cabaret en se tenant bras dessus bras dessous, et en chantonnant.

GERVAIS.

Hein! quel joli petit vin!

LE MARQUIS.

On n'en boit pas de meilleur chez l'ami Ramponneau.

GERVAIS.

Ramponneau... c'est un voleur! je le destitue, Ramponneau! à bas Ramponneau!

LE MARQUIS.

Ingrat! vilain ingrat! tu ne dis pas toujours ça... quand notre gosier est à sec et que notre bourse est comme notre gosier, tu es bien aise de trouver crédit.

GERVAIS.

Crédit! je n'en veux pas de crédit! je la méprise, son crédit!

LE MARQUIS.

Ah! oui, à cause de notre enseigne? il va en venir, des écus de six livres!

GERVAIS.

Et tout ça, grâce à vous.

LE MARQUIS.

Et je n'en suis pas plus fier; la preuve, c'est que je veux que tu supprimes tes *vous.*

GERVAIS.

Et qu'est-ce que j'en ferai?

LE MARQUIS.

Tu me tutoieras, donc.

GERVAIS.

Comment, moi, que je te... vous tutoye!...

LE MARQUIS.

Je le veux.

GERVAIS.

Que je te parle comme à un simple homme.

LE MARQUIS.

Je le veux.

GERVAIS.

Eh ben ! non, vois-tu, je sens que je ne pourrai jamais.

LE MARQUIS.

Allons donc ! il y a un quart d'heure que tu ne fais que ça. A présent, tu es mon ami, mon véritable ami.

Il s'assied sur le banc.

RAYMOND.

Et voilà où l'ont conduit la misère et le désespoir.

JULIETTE.

Oh ! ma tante ! ma tante !

RAYMOND, *s'approchant.*

Monsieur le marquis !

LE MARQUIS.

Ah ! c'est vous, mes enfans... c'est encore pour moi que vous êtes venus ?

JULIETTE.

Oui, mon oncle.

GERVAIS.

Il fallait entrer au ca... ba...

LE MARQUIS*.

Veux-tu bien te taire !... ma nièce là dedans !

GERVAIS.

C'est juste; ça ne boit que du doux.

RAYMOND.

Eh quoi ! monsieur le marquis, vous ne voulez pas renoncer...?

LE MARQUIS.

Au cabaret?... oh ! non. Le cabaret, depuis bien long-temps, c'est mon asile quand je suis joyeux, mon refuge quand je souffre, ma source d'oubli quand je me souviens trop cruellement... et puis, j'y ai rencontré des amis, quelques pauvres diables qui veulent bien me pardonner d'être marquis, tandis qu'autrefois les marquis ne me pardonnaient pas d'être pauvre diable.

RAYMOND.

Cependant si la fortune vous souriait de nouveau, si vos biens vous étaient rendus?

LE MARQUIS.

Quelle folie! comme si c'était possible! les parlemens y ont passé.

GERVAIS.

Ils y ont passé... les parlemens?

JULIETTE.

Mais si ma tante... si votre femme revenait à vous?

LE MARQUIS.

D'abord, je ne reviendrais pas à elle.

GERVAIS.

Jamais à elle !

LE MARQUIS.

Et puis est-ce que ça se peut? surtout après la scène de tout-à-l'heure... non, non, allez !

* Juliette, Raymond, le Marquis, Gervais.

GERVAIS.

Non, non, allez !

RAYMOND.

Et pourtant, voici un de ses laquais qui vient vous chercher.

GERVAIS.

Le chercher?

Il saisit le marquis par le bras.

LE MARQUIS.

Moi ! allons donc !

SCENE XIII.

LES MÊMES, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Madame la marquise prie M. le marquis de Montmoran de vouloir bien entrer à son hôtel.

GERVAIS.

Comment?

LE MARQUIS.

A... à... son hôtel... dites à votre maîtresse... qu'elle sait que je me suis engagé à n'en pas franchir le seuil.

LE LAQUAIS.

Mais elle a d'importantes affaires à communiquer à...

LE MARQUIS.

Si elle veut me parler, voilà mon hôtel, à moi! (*Il montre l'échoppe.*) Allez !

GERVAIS.

Très-bien... allez !

Le valet sort.

RAYMOND.

Mais, monsieur...

LE MARQUIS, *agité.*

Que peut-elle me vouloir? Oh ! elle ne viendra pas, n'est-ce pas? elle ne viendra pas ?

RAYMOND.

Je pense le contraire, car ce que je vous faisais pressentir il n'y a qu'un instant, ces espérances de fortune dont je vous parlais...

LE MARQUIS.

Eh bien?...

RAYMOND.

Elles sont réalisées.

LE MARQUIS.

Hein? réalisées? il se pourrait ! Oh ! non, non, cela n'est pas ! Mais dites-moi donc que cela n'est pas !

JULIETTE.

Mais au contraire, mon oncle, M. Raymond a fait réviser votre procès; il l'a gagné; vous êtes riche !

LE MARQUIS.

Riche ! oh ! non, non...

SCENE XIV.

LES MÊMES, ASPASIE, *une lettre à la main**.

ASPASIE.

Tout cela est vrai, monsieur, votre fortune vous est rendue.

LE MARQUIS.

Et vous aussi, vous aussi, madame, vous voulez me tromper, m'abuser! Ah! laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je! Ah! Gervais, Gervais, mon frère, mon ami, reste auprès de moi, tu vois bien que ces gens-là veulent me rendre fou; tu vois bien qu'ils veulent me tuer! Riche, puissant, noble comme autrefois! mais cela n'est pas possible!

GERVAIS.

Mon pauvre marquis!

ASPASIE.

Tenez, monsieur, en croirez-vous du moins cette lettre du ministre?

LE MARQUIS, *la saisissant***.

Du ministre! oui, signée. (*Il lit.*) Ma fortune rendue, mon nom réhabilité! et puis... (*Lisant.*) « Sa Majesté ne veut pas retarder plus long-» temps le plaisir qu'elle aura à connaître et à » complimenter l'héritier du beau nom de Mont-» moran, le fils d'un brave mort à son service...» (*S'arrêtant.*) Le nom de mon père!... (*Tout-à-coup ses yeux se portent vers l'enseigne et se remplissent de larmes.*) Le nom de mon père! qu'ai-je fait, mon Dieu! (*Lisant de nouveau.*) « Ce soir, à la cour! » A la cour, moi! j'y serais admis de nouveau! j'aurais de riches livrées, de brillantes parures, des chevaux, des équipages! Plus de besoins, plus de misères, plus de ces heures cruelles où l'on se frappe l'estomac du poing, et où l'estomac sonne creux! Riche, riche encore, honoré, respecté... Oh! on ne me trompe pas cette fois, tout cela est écrit, tout cela est écrit là, au nom du roi Louis XV!

GERVAIS.

Mais il devient fou!

LE MARQUIS.

Ah! ah! tu entends, Gervais, à la cour! à la cour! (*Un long silence pendant, lequel il regarde tout autour de lui, ses vêtemens d'abord, puis Gervais et le cabaret; ses yeux s'emplissent de larmes et expriment un profond désespoir.*) A la cour, insensé! oh! non, non, au cabaret plutôt, voilà ma place!

* Aspasie, Juliette, Raymond, le Marquis, Gervais.

** Aspasie, Juliette, le Marquis, Raymond, Gervais.

ASPASIE.

Que dites-vous, monsieur?

LE MARQUIS, *avec désespoir.*

Je dis que vous m'avez trop long-temps avili pour que je me relève tout-à-coup de cette honte. A la cour, moi, j'y porterais mal le nom de mon père; et ce nom, je ne veux pas qu'ils puissent en rire. A la cour; mais mon langage et mes manières ne seront plus les leurs. Chaque fois que je quittais la porte de votre hôtel, le désespoir dans l'ame, je me laissais conduire par ce brave homme et consoler au cabaret; et vous m'avez tant fait pleurer que j'y suis allé bien souvent, madame...

RAYMOND.

Mon ami...

LE MARQUIS.

Oh! je ne m'abuse pas; depuis long-temps j'ai déchiré les lambeaux noircis de mes manchettes et de mon jabot; j'ai laissé mes talons rouges dans la boue. Je me suis fait peuple, eh bien! il faut que je reste peuple.

AIR *de Ketly.*

Pendant long-temps les honneurs, la richesse
Ont de regret fait palpiter mon cœur.
Pauvre marquis, hélas! dans ma détresse,
Au cabaret j'endormais ma douleur;
Mais lorsqu'enfin après ce triste rêve,
Richesse, honneur, gloire, tout m'est rendu,
Il est trop tard... l'homme seul se relève
Et le marquis a disparu (*bis*).

La fortune me revient, je l'accueillerai pour faire des heureux, pour ma petite Juliette. Raymond, il y a bien long-temps qu'elle vous aime.

TOUS.

Comment?

LE MARQUIS, *réunissant leurs mains.*

Oh! ne la désespérez pas comme on m'a désespéré, moi. Pauvre enfant, un amour dédaigné, c'est une cruelle souffrance que nous connaissons tous les deux, n'est-ce pas?

JULIETTE, *pleurant.*

Oh! oui, oui, mon oncle!

GERVAIS, *bas.*

Vous ne m'abandonnerez donc pas?

LE MARQUIS, *allant à lui.*

T'abandonner.... non, non, Gervais; nous ne serons plus savetiers, mais de bons et paisibles bourgeois. Vous, madame la marquise, retournez à la cour, chez Sa Majesté Louis XV; mais retournez-y sans moi; je ne serai pas grand seigneur, mais j'aurai un ami.

GERVAIS, *lui serrant la main.*

Oh! oui, un bon ami!

FIN.

PARIS. — Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.